

# Chapitre 1

## Une vie tragique

Toute la vie de Dietrich Bonhoeffer semble placée sous le sceau du tragique. Le simple fait qu'il soit mort à trente-neuf ans, pendu au gibet dans un camp de concentration, après une parodie de procès, suffirait à l'indiquer. Mais d'autres éléments renforcent cette évidence.

C'est en premier lieu toute sa famille qui paiera un lourd tribut à la folie meurtrière des hommes : l'un de ses frères aînés, Walter, meurt à dix-neuf ans dans les derniers combats de la guerre de 1914-1918. Un autre de ses frères, Klaus, est assassiné par la Gestapo à l'âge de quarante-quatre ans, en raison de son engagement dans la résistance après d'horribles tortures ; quelques heures avant sa mort, il écrira sur un bout de papier ces mots terribles : « Je n'ai pas peur d'être pendu, mais je voudrais ne plus jamais revoir ces visages... ce degré de dépravation... Je préférerais mourir plutôt que revoir ces visages... J'ai vu le diable, je ne l'oublierai pas ». Deux beaux-frères de Dietrich Bonhoeffer – Hans von Dohnanyi et Rüdiger Schleicher – mourront

aussi pour avoir comploté contre l'État nazi. Quant à sa fiancée, Maria von Wedemeyer, elle perdra coup sur coup son père et son frère sur le front russe, avant de perdre son cher Dietrich.

Cette tragédie se renforce d'une série de cruelles ironies de l'histoire. Dietrich Bonhoeffer est évacué de Buchenwald huit jours avant la libération de ce camp. Il est transféré à Flossenbürg, où il meurt douze jours avant l'arrivée des Alliés, un mois avant la fin de la guerre. Sa fiancée le cherche à Flossenbürg alors qu'il est encore à Buchenwald, et ils se croisent sans le savoir. Enfin, comme nous le verrons, l'homme qui est sans doute partiellement responsable de l'échec de la mission de Bonhoeffer, sera aussi le dernier témoin de sa vie ; il survivra à la guerre, et c'est à lui que nous devons un précieux témoignage sur les ultimes journées du théologien.

La dimension tragique de la vie de Dietrich Bonhoeffer tient en effet à l'insuccès de ses principales entreprises : maintenir une Église fidèle à Jésus-Christ au milieu de la tourmente ; former des pasteurs confessants ; enrayer la montée vers la guerre ; organiser une large résistance au pouvoir totalitaire nazi ; et enfin, éliminer Hitler. Tout cela tourne au fiasco.

Dietrich Bonhoeffer est mort sans avoir accompli une seule des missions qu'il avait reçues ou qu'il s'était conférées à lui-même. Il nous laisse néanmoins une œuvre écrite d'une puissance inégalée. Avant d'explorer sa pensée théologique et éthique, nous irons à la rencontre de l'homme, en le suivant pas à pas à travers les aléas d'une existence tragique.

## Une jeunesse allemande : Breslau, Berlin (1906-1922)

Breslau est une belle cité de basse Silésie, arrosée par le fleuve Oder, aux berges verdoyantes. La ville a porté ce nom de 1741 à 1945 ; elle se situe aujourd'hui en Pologne, suite à la dégermanisation de cette région au terme de la seconde Guerre mondiale, et s'appelle à présent Wrocław (prononcer « vrotswaf », en roulant le « r », et ne pas oublier de barrer le « ł » à l'écrit !) C'est là que naît Dietrich Bonhoeffer en 1906. Breslau a donné naissance à trois autres grands personnages du monde intellectuel : le théologien protestant Friedrich Schleiermacher en 1768, la philosophe et théologienne catholique (d'origine juive, et morte à Auschwitz) Edith Stein en 1891, et le philosophe Günther Anders (premier mari de Hannah Arendt, et précurseur de l'écologie politique) en 1902.

La maison natale de Dietrich Bonhoeffer (située *ul. Bartla* 7), entourée d'un parc, devenue un petit hôtel familial, peut aujourd'hui être visitée. Une plaque commémorative, en polonais et en allemand, rappelle sobrement qu'« en cette maison est né, le 4 février 1906, Dietrich Bonhoeffer, théologien protestant et membre de la résistance allemande contre le nazisme, mort au camp de concentration de Flossenbürg, le 9 avril 1945 ». Dietrich Bonhoeffer est également évoqué par un autre témoignage, au cœur de la vieille ville de Wrocław : sur le parvis de l'église sainte Elisabeth, passée à la réforme luthérienne en 1525 et redevenue catholique en 1946, consacrée par Jean-Paul II en 1998, se trouve une étrange statue du martyr de Bonhoeffer, à genoux, sans tête ni bras... Il s'agit en fait d'une copie dont l'original est à Berlin, près de la *Zionskirche* (église de Sion).

Dietrich Bonhoeffer grandit dans un milieu luthérien de la haute bourgeoisie cultivée. Son père, Karl Bonhoeffer, originaire du Wurtemberg, est un neurologue renommé, professeur de psychiatrie à l'Université de Breslau. Sa mère, Paula, née von Hase, est issue d'une famille de pasteurs ; son propre père finit sa carrière comme professeur de théologie à Breslau. Le foyer Bonhoeffer compte huit enfants : Dietrich et sa sœur jumelle Sabine sont les sixième et septième. Leur mère consacre une bonne part de son temps à s'en occuper et à les instruire à domicile, en sa qualité d'enseignante diplômée ; elle est aidée par cinq employés de maison, auxquels s'adjoint un chauffeur.

Karl Bonhoeffer est nommé en 1912 à l'Université de Berlin, et la famille s'installe alors dans la capitale, d'abord *Brückenallee*, près de la gare Bellevue, puis *Wangenheimstrasse 14*, dans le quartier résidentiel de *Grunewald*. Dans le monde médical, la réputation du père de Dietrich Bonhoeffer ne cesse de se confirmer. Un grand hôpital psychiatrique et une station de métro portent d'ailleurs aujourd'hui son nom. On reçoit à la maison savants, artistes et musiciens. Les parents acquièrent également une maison de vacances à Friedrichsbrunn, dans le massif du Harz oriental : les enfants y viennent en été, et s'y considèrent comme au paradis ; une fois devenu pasteur, Dietrich Bonhoeffer y emmènera ses catéchumènes en 1932<sup>2</sup>.

C'est donc dans un milieu passablement protégé que se déroule la jeunesse de Dietrich Bonhoeffer : rien ne semble le prédisposer aux engagements qu'il va prendre. Même le choix du ministère pastoral peut sembler incon-

---

<sup>2</sup> Cette maison a été rachetée en l'an 2000 à la famille Bonhoeffer par un propriétaire slovène, qui l'a nommée « Bonhoeffer Haus » et la fait volontiers visiter.

gru, dans cette famille assez détachée de la pratique religieuse.

Un premier drame frappe les Bonhoeffer en 1918. L'un des frères de Dietrich, Walter, meurt au front. Les parents en porteront longtemps le deuil, et nourriront une franche hostilité envers la guerre. C'est aussi l'époque du Traité de Versailles, et d'une profonde humiliation ressentie par tout le peuple allemand. À la différence de ses parents, Dietrich n'échappe pas à ce climat nationaliste et revancharde, comme nous allons le constater.

### **Un étudiant nationaliste : Tübingen, Berlin, Barcelone (1923-1930)**

Après ses années de catéchisme et sa confirmation à l'*Evangelische Grunewald Kirche* (église protestante de *Grunewald*, le 15 mars 1921), et au terme de sa scolarité passée au *Grunewald Gymnasium* (lycée), Dietrich Bonhoeffer envisage d'entreprendre des études de théologie. Elles se dérouleront de 1923 à 1927, tout d'abord à Tübingen, puis à Berlin. Les années vingt sont une période de grandes « disputes » théologiques, qui opposent le courant libéral, vieillissant, représenté par Adolf von Harnack (dont Dietrich Bonhoeffer suivra les cours à Berlin), et la toute jeune théologie dialectique de Karl Barth. Dans le sillage des Lumières, Harnack s'efforce de démontrer le caractère historique des dogmes et des fondements de la religion chrétienne, plaide en faveur d'une lecture scientifique et critique des textes bibliques, et table sur le caractère perfectible de la nature humaine. Pour Karl Barth, la guerre de 1914-1918 signe la confirmation suprême de l'invalidité du libéralisme théologique. Il veut revenir au contraire à

une théologie centrée sur Dieu et sur la révélation biblique, respectueuse du donné scripturaire, en se défiant de toute prétention de l'homme à s'améliorer par lui-même, que ce soit sur un plan moral ou sur un plan spirituel.

Étudiant d'une intelligence précoce, Dietrich Bonhoeffer oscille entre ces deux pôles théologiques ; tout en penchant plutôt vers le second, il cherche à creuser son propre sillon. Un voyage à Rome, en 1924, suscite en lui un grand intérêt pour l'ecclésiologie, qu'il considère comme le parent pauvre de la théologie protestante, et pour l'œcuménisme, double souci qu'il conservera toute sa vie. Il décide alors de consacrer ses recherches à la théorie de l'Église : cela débouchera sur sa thèse, intitulée *Sanctorum Communio*, soutenue en 1927, et publiée en 1930.

De 1928 à 1929, Dietrich Bonhoeffer est vicaire (c'est-à-dire pasteur stagiaire) à la paroisse allemande de Barcelone, en Espagne. En plus des diverses activités pastorales dans lesquelles il s'investit, on lui demande de donner des conférences sur des questions éthiques. L'une d'elles, en date du 25 janvier 1929, révèle chez ce jeune pasteur une théologie nationaliste, conforme à la tradition de la « guerre juste », qui ne manque pas de surprendre à l'aune de l'image que nous gardons aujourd'hui de Dietrich Bonhoeffer. La lecture d'un passage permet de mesurer l'ampleur de l'évolution ultérieure :

*« Le pacifisme est refusé et la guerre défensive est justifiée par la "situation concrète" : ma décision, quelle qu'elle soit, me souillera avec le monde et ses lois ; je lèverai les armes en reconnaissant avec effroi que je vais faire quelque chose d'épouvantable, mais je ne peux faire*

*autrement ; je défendrai mon frère, ma mère, mon peuple, et je sais bien que cela ne se fera pas sans effusion de sang, mais l'amour envers mon peuple sanctifiera le meurtre et la guerre ; en tant que chrétien, je souffrirai de toute l'horreur de la guerre, parce que la responsabilité pèse lourdement sur mon âme ; je vais essayer d'aimer l'ennemi avec qui je pactise sur la vie et sur la mort, comme seul un chrétien peut aimer son frère, mais je dois quand même faire quelque chose avec lui : ce que mon amour et ma reconnaissance envers mon peuple, celui dans lequel Dieu m'a fait naître, m'ordonnent de faire ».*

Dix ans après l'armistice, alors que les clauses du Traité de Versailles sont appliquées dans toute leur rigueur, on saisit à quel point Dietrich Bonhoeffer est loin d'être insensible au nationalisme ambiant. Sa perception des choses va considérablement changer lors d'un séjour en Amérique.

### **Le premier tournant : la rencontre avec Jean Lasserre, New York, Mexique (1930-1931)**

Un premier virage fondamental, dans la vie et la pensée de Dietrich Bonhoeffer, se produit en 1930-1931, au cours de son séjour d'études à l'*Union Theological Seminary* de New York où, étudiant brillant, il obtient une bourse pour parachever sa formation théologique. Il y rencontre en effet le pasteur français Jean Lasserre, boursier comme lui. Compte tenu du passé d'hostilité entre leurs deux pays, le premier contact est plutôt réservé : l'un et l'autre ont perdu des membres de leur famille au cours de la guerre de 1914-1918. Mais le Français brise la glace assez rapidement : il

est l'arrière-petit-fils d'un Allemand du Wurtemberg, il a été fortement marqué par son professeur Wilfred Monod, figure éminente du Christianisme social, et il nourrit déjà de fortes convictions pacifistes. Celles-ci remontent à l'incarcération pour objection de conscience d'un de ses meilleurs amis, étudiant en théologie comme lui. Les réticences sont beaucoup plus fortes du côté de Dietrich Bonhoeffer, comme le raconte Jean Lasserre lui-même :

*« Je soupçonne que pour Dietrich, ce fut davantage un choc : peut-être étais-je le premier Français qu'il voyait de près, et il lui fallait sans doute surmonter l'immense ressentiment qu'éprouvaient alors tous les Allemands à l'égard de la France, à cause du Traité de Versailles et de l'occupation de la Ruhr et de la Sarre. Mais s'il fut un peu gêné, sa délicatesse, sa distinction naturelle, sa prudence n'en laissèrent rien voir ».*

Il n'empêche que les deux hommes vont peu à peu mutuellement s'appivoiser, et qu'une profonde amitié va bientôt naître entre eux. Et sur un plan théologique, cette fécondation réciproque va avoir pour effet de convertir Dietrich Bonhoeffer au pacifisme radical. Il suffit pour s'en convaincre de lire quelques extraits d'une prédication (sur 1 Jean 4.16b : « Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui ») qu'il donne dans une église de New York, peu de temps après son arrivée d'Europe :

*« En tant que pasteur, chrétien, je pense que l'une des plus grandes tâches pour notre Église, c'est de fortifier le travail de paix dans chaque pays et dans le monde*



*entier. Il ne doit plus se produire qu'un peuple chrétien se batte contre un peuple chrétien, un frère contre un frère, puisque tous deux ont un même Père. (...) Je m'adresse maintenant spécialement à vous, garçons et filles des Etats-Unis, futurs soutiens et promoteurs de la culture de votre pays. Vous avez des frères et des sœurs dans notre peuple et dans chaque peuple ; n'oubliez pas cela. Quoi qu'il puisse arriver, n'oublions plus jamais que le peuple de Dieu est un seul peuple chrétien, que si nous sommes unis, aucun nationalisme, aucune haine de races ou de classes ne pourra réaliser ses desseins, et qu'alors le monde connaîtra sa paix pour toujours ».*

Par rapport à la conférence de Barcelone, dix-huit mois auparavant, la mutation du discours est saisissante. La cause de la paix, menacée par les nationalismes, semble avoir saisi Dietrich Bonhoeffer dès les premiers temps de son séjour new-yorkais. La rencontre de l'étudiant suisse Erwin Sutz, boursier lui aussi, l'enseignement du célèbre théologien américain Reinhold Niebuhr, ainsi que diverses invitations dans les Églises noires de Harlem, vont également avoir un impact non négligeable sur le cheminement de Dietrich Bonhoeffer. Mais l'événement décisif dans son évolution va se produire au cours de l'hiver. Jean Lasserre et Dietrich Bonhoeffer se rendent ensemble à la projection d'un film qui vient de sortir : *À l'Ouest rien de nouveau*, inspiré du roman d'Erich Maria Remarque. Jean Lasserre témoigne de cette expérience en ces termes :

*« Le cinéma était plein. Et comme le film était fait du point de vue allemand, comme les héros constamment au premier plan étaient des soldats allemands, le public,*

*constitué essentiellement d'Américains, se mit rapidement à applaudir quand, sur l'écran, des soldats allemands tuaient des soldats français, ou à rire lorsque les Français étaient mis en déroute ou hors de combat. Pour moi, ce fut un moment terrible : ces spectateurs avaient oublié que leurs aînés avaient combattu avec les Français et contre les Allemands pendant la guerre encore tout proche de 14-18. Pour des raisons de simple sympathie humaine, ils étaient affectivement du côté de ceux dont on leur montrait la rude vie de combattants dans les tranchées boueuses. C'était une frappante démonstration de la fragilité des sentiments nationaux, et de la folie artificielle de la guerre... Mais, pour moi, c'était cruel. Dietrich, de son côté, avait très profondément ressenti l'ambiguïté de la situation : à la sortie, il fut admirable de sympathie à mon égard ; avec infiniment de bonté et de tact, et aussi d'affection virile et lucide, il me consola comme une mère console son enfant. Cette aventure nous lia très profondément : nous comprîmes mieux que jamais d'une part la profondeur des liens qui attachent les uns aux autres ceux qui croient d'abord en Christ, par-dessus toutes les barrières que les hommes s'ingénient et s'épuisent à construire entre eux, et d'autre part le caractère équivoque et artificiel des liens nationaux dans lesquels tant de "chrétiens" voudraient voir une valeur quasi absolue... Je pense que nos convictions pacifistes furent très profondément enracinées en nous deux ce jour-là : décidément, la foi avait infiniment plus de poids et d'autorité que le patriotisme ; et ce dernier relevait bien, en fin de compte de ce que la Bible appelle "la chair", avec tout ce que cela implique de réserve et de suspicion ».*

Jean Lasserre relie donc la conversion pacifiste de Dietrich Bonhoeffer à l'expérience fondatrice que constitue cette séance de cinéma vécue ensemble. On peut en mesurer les effets dans le récit de leur voyage au Mexique. En juin 1931, en effet, à la fin de leur séjour américain, les deux amis se rendent à Mexico, où Jean Lasserre a des connaissances. Ils passent également trois jours à Victoria, dans le Nord-Est du pays, chez un Quaker, objecteur de conscience, que Jean Lasserre avait reçu à Paris. Leur hôte organise une conférence publique sur la question de la paix, à l'École Normale d'Instituteurs, devant plusieurs centaines d'étudiants. Nous ne disposons pas du texte de cette causerie, mais pour Jean Lasserre, la transformation de Bonhoeffer et de son discours est une révélation :

*« Dietrich parla aussi fermement que moi, si ce n'est plus fortement, sur la signification du pacifisme. (...) J'étais un peu surpris. Je ne pensais pas qu'il avait compris la vision pacifiste des choses aussi bien que cela. En outre, c'était très impressionnant de voir deux jeunes étudiants, un Allemand et un Français, parler dans le même sens sur la signification de la paix ».*

Jean Lasserre considère que cette conférence constitue le premier sommet du combat de Dietrich Bonhoeffer en faveur de la paix. Le second sera la rencontre de Fanø en 1934. Mais entre-temps, les événements se seront précipités en Europe.